

# Gide à Alger

3644

**P**ENDANT des années, il nous a fourni l'image de l'homme libre. Nous y avons cru. Pendant toute sa vie, il s'est attaché à fuir les compromissions politiques. « C'est un pur pensons-nous ». Hier encore, je le croyais. Je suis en droit aujourd'hui, avec tous les autres, de me demander s'il n'était pas avant tout un malin.

Son souci de ne pas adhérer, pouvait alors passer pour une intelligente clairvoyance. Je connais Gide, nous confie Pierre Drieu La Rochelle. Moins qu'aucun autre écrivain, il était désigné pour prendre une position politique. L'avenir des peuples, l'évolution sociale des masses au mal d'organisation, avaient laissé Gide totalement indifférent. Les exaltations de 1914 l'avaient bien amené à rédiger à l'adresse de Maurras une lettre assez équivoque qui pouvait alors ressembler à une adhésion à l'Action Française. Il n'avait pas tardé à le regretter.

André Gide devait, dans les mêmes conditions, se laisser griser par les promesses du succès que le parti communiste allait remporter en 1935, par la création du Front Populaire. Jamais encore « l'Humanité » n'avait pu annoncer une victoire intellectuelle aussi sérieuse que celle-là. Vaillant-Couturier, Mahaux, Aragon, les fourriers du bolchevisme littéraire étaient des figurants à côté de cette grande vedette. André Gide fut donc communiste. Il le fut parce qu'il était établi pour lui que l'U. R. S. S. était le paradis social. Les justifications philosophiques devaient, dans son esprit, venir plus tard. Il aurait voulu être mystique dans son communisme comme il le fut dans toutes ses autres tentatives. Il semble bien que sa première déception soit venue de là.

Mais Gide entendait se dérober aux disciplines sévères du parti. « Si je suis marxiste, écrit-il dans ses « Pages de Journal », laissez-moi l'être sans le savoir ». On aurait pu croire que la démission de Gide serait venue d'une exigence de l'intelligence. Il n'en fut rien. Si le militant antibolcheviste se félicitera d'un jugement sévère porté contre l'U. R. S. S., l'intellectuel pris jusqu'alors au charme des leçons gidiennes regrettera un manque de clairvoyance qu'il ne nous avait pas été permis encore de deviner.

« Ce parti a de quoi séduire, et vivement, son cœur et son tempérament, écrit-il Jean Loisy, je ne puis croire qu'il ait de quoi retenir son intelligence et ce sera du réel et du général auquel il faut bien, en fin de compte, se reporter lorsqu'il s'agit de politique. »

Jean Loisy, comme nous, aura dû se rendre à l'évidence. Si Gide n'avait pas accompli le voyage en U. R. S. S., il serait encore communiste. On peut toutefois s'étonner avec Drieu La Rochelle que Gide, communiste parce que admirateur de l'U. R. S. S., n'ait pas eu le scrupule de faire son voyage avant d'adhérer. Il se serait évité de cruelles désillusions et aurait pu dans les mêmes conditions écrire : « ... C'est parce que j'ai acquis la triste conviction que l'U. R. S. S. descend les mar-

ches de l'éscalier que nous souhaitons lui voir gravir et abandonne l'un après l'autre (et tous les jours, je le reconnais, pour d'excellentes, ou du moins de spécieuses raisons) tous les avantages dont la grande révolution avait eu tant de mal à se saisir, c'est parce que je m'épouvante de la voir entraîner à sa suite le parti communiste français vers d'irréparables erreurs que j'ai cru qu'il était de mon devoir de parler. »

L'étrillage avait suffi. André Gide avait été peiné des injures de certains de ses confrères, tels Romain Rolland et Paul Nizan. Il avait grand souci de ne plus se livrer. On avait bien annoncé, dans certains cercles intimes, qu'au cours d'une rencontre avec Paul Valéry sur les quais de la gare Saint-Charles, à Marseille, ils avaient convenu, en 1930, d'affronter l'événement, mais Gide, réfugié à Cabris, chez Mme de Saint-Exupéry, ne comptait pas y donner plus de suites que Valéry.

J'ai conservé l'enveloppe qui m'a été un jour retournée par la poste. « André Gide, partit en Afrique du Nord. Relations postales interrompues ». Du côté de Tunis, il voulait trouver le refuge où il pourrait travailler en attendant l'apaisement du monde. Il y avait eu le débarquement américain. J'écrivais alors dans « Le Pays Libre » : « On tremble à l'idée de ce qui lui serait arrivé si Gide s'était promené aux environs d'Alger, lorsque les amis communistes de Giraud y sortirent de prison. »

Mais ils vinrent à Tunis et s'emparèrent de Gide. Il fut incarcéré. On allait lui faire payer son retour de l'U. R. S. S. ».

Il est facile d'imaginer ce que furent alors les pensées de Gide dans sa cellule. Depuis son exécution du communisme, il avait pris mille précautions pour se dérober. Il avait traversé la Méditerranée pour ne pas rencontrer l'événement. Il trouvait en arrivant en Afrique, ceux qu'il avait abandonnés en septembre 1935. Il allait avoir l'occasion de prouver sa fermeté d'âme. Puisqu'il avait voulu être « l'homme libre », il le resterait au prix même de sa liberté.

Ah ! Oui ! Un dépêche d'Alger nous apprenait bientôt qu'il prenait la direction de la propagande dissidente à Casablanca. Aujourd'hui, il est promu directeur d'un hebdomadaire algérien. Sans doute, dans la salle de rédaction, doit-il retrouver Marty, Grenier et leurs collègues.

Pouvons-nous désormais croire à sa sincérité sans être des dupes ou des tartufes. Gide, dans le fond de son âme, est sincèrement anticommuniste. « L'U. R. S. S., nous disait-il, a trahi tous nos espoirs... Je vous assure qu'il y a dans moi aventure soviétique quelque chose de tragique. Enthousiaste, en convaincu, j'étais venu pour admirer un nouveau monde et l'on m'offrait, afin de me séduire, toutes les prérogatives que l'abominable dans l'ancien. »

Dans son aventure algérienne, il y a aujourd'hui, quelque chose de comique. Le premier, un jour, il en conviendra.

6 Fév. 1944